

BORIS SOUVARINE



ÉLOGE
DES
BOLCHEVIKS



DIXIÈME MILLE



PARIS
LIBRAIRIE DU "POPULAIRE"
12, RUE FEYDEAU, 12

PRIX : 60 Centimes

BORIS SOUVARINE

ÉLOGE
DES
BOLCHEVIKS

DIXIÈME MILLE



PARIS
LIBRAIRIE DU "POPULAIRE"
12, RUE FEYDEAU, 12

Vous qui avez lu, pendant deux années, c'est-à-dire depuis l'inoubliable jour où fut proclamée la République Socialiste Fédérative des Soviets de Russie, la littérature antibolchevique dispensée chaque jour, chaque semaine, chaque mois, par la coalition contre-révolutionnaire internationale, dans des milliers de journaux et de revues, prenez la peine de lire jusqu'au bout ces quelques pages. Certes, elles ne sauraient être considérées comme un éloge suffisamment digne des hommes qu'elles glorifient. Elles ont été hâtivement griffonnées, à peine fûmes-nous délivrés du bâillon de la censure qui étouffa pendant des années — des siècles ! — notre voix. Mais il fallait que, sans retard, la vérité fut proclamée, au moment où les libertés publiques nous sont enfin rendues, en attendant que soient élaborées les œuvres historiques complètes et documentées qui perpétueront à jamais l'effort héroïque et rédempteur du peuple russe, et l'exemple des hommes qui le précèdent et l'entraînent vers le progrès, vers le socialisme : les bolcheviks.

BORIS SOUVARINE.

L'Éloge des Bolcheviks par leurs ennemis

Les bolcheviks pourraient se flatter d'avoir suscité, dans le monde entier, la plus retentissante clameur d'injures et d'imprécations que jamais parti politique ait provoquée. Aucune insulte ne leur a été épargnée; il n'est pas de crime qui ne leur soit imputé; il n'est pas d'horreur dont ils ne soient rendus responsables, par la multitude des accusateurs bénévoles ou professionnels qui profèrent des réquisitoires, soit aux tribunes officielles, soit dans les journaux mercenaires, soit aux chaires de l'Église ou de l'Université.

Avant même que les bolcheviks se fussent emparés du pouvoir en Russie, le concert des anathèmes avait commencé et allait *crescendo* à mesure que la force des révolutionnaires exécrés croissait et s'étendait. La Révolution Communiste a été le signal d'un décuplement de la haine et de la rage contre-révolutionnaires, européennes et mondiales. Elles se sont traduites par un vacarme infernal dont les exécutants sont de significative composition. Tout ce que la presse vénale compte de maître-chanteurs, de mouchards, de diffamateurs de profession, a été mobilisé au service de la réaction. Les renégats du socialisme, les déchets du syndicalisme, les rebuts du mouvement révolutionnaire, ont été réquisitionnés, en même temps que les faussaires, les policiers de tous les ministères, les parlementaires accroupis, les magistrats aplatis, et *tutti quanti*, pour former la cohorte hétéroclite de la contre-révolution.

Les calomniateurs ainsi recrutés se sont livrés à une besogne de dénigrement effrénée et ont échafaudé le plus colossal édifice d'imposture qu'on ait jamais vu. Grâce au rigoureux blocus qui isole la Russie, à l'interception de tous documents de bonne source, un boycottage des témoins sincères de la Révolution, au captage des radio-télégrammes russes par les gouvernements, à la censure des publications indépendantes, au refus des passeports à ceux qui désiraient constater eux-mêmes l'état des choses en Russie, les bolcheviks ont été mis dans l'impossibi-

lité de faire entendre leur voix à l'extérieur. A la faveur de ce silence, les diffamateurs ont fait leur œuvre. Une avalanche de fausses nouvelles s'est abattue sur les deux continents; on ne compte plus les écroulements du régime bolchevik, les fuites de Lénine et de Trotsky, les exécutions de Gorki et de tant d'autres personnalités; on ne s'indigne plus devant la socialisation des femmes, la réquisition des enfants, le dépeçage de la chair humaine dans les boucheries, les massacres de gardes rouges par les soldats lettons, des lettons par les soldats chinois, des chinois par des gardes rouges, et ainsi de suite. Mensonges éhontés, dépêches truquées, textes falsifiés, télégrammes forgés, interviews inventées, témoignages achetés, rien n'a été épargné, aucune infamie n'a été négligée. Journaux, revues, livres, brochures par milliers, affiches par millions, sont prodiguées jusqu'à satiété. Ainsi la peur est suscitée, les passions sont attisées, les polémiques envenimées, la haine du socialisme est fanatisée.

D'où vient l'argent sans lequel cette monstrueuse campagne ne pourrait être alimentée? Il vient des enrichis qui redoutent d'être par le peuple dépouillés; il vient des fournisseurs de guerre, des mercantis, des capitalistes, des banquiers, des hideux profiteurs de la mort qui sentent approcher le moment de rendre gorge et de restituer aux travailleurs les richesses qu'ils ont volées. Les milliards gaspillés pendant la guerre ne sont pas volatilisés: ils sont empochés par l'oligarchie des patriotes de l'arrière qui en sacrifient une partie en stipendiant les contempteurs du bolchevisme, c'est-à-dire de la révolution et du socialisme. Ainsi espèrent-ils échapper à l'immanente justice populaire. Les nouvelles ligues, les nouveaux partis, les nouvelles sociétés qu'ils ont fondés pour défendre leurs privilèges menacés, organisent leur abjecte propagande en évoquant le spectre du bolchevisme calomnié. Mais le peuple ne s'y est pas trompé.

Le débordement des injures, la débauche des infamies, l'excès même de cette profusion d'insanités ont mis en garde ceux que cette campagne se pro-

posait de toucher. Qui a voulu trop prouver ne pourra rien prouver. Les inventions saugrenues colportées contre les bolcheviks sont accueillies aujourd'hui par des éclats de rire. Les travailleurs ont compris d'instinct que les bolcheviks sont attaqués parce qu'ils ont entrepris la libération du travail. Leur sympathie est vite devenue consciente et réfléchie, grâce aux efforts de la poignée de socialistes qui ont fait connaître la vérité. Dans les meetings d'ouvriers, les noms de Lénine et de Trotsky sont frénétiquement acclamés. Les prolétaires de tous les pays ont les yeux tournés vers la République des Soviets de Russie.

La furibonde campagne que nous venons d'évoquer est le plus bel éloge que les bolcheviks eussent pu souhaiter. Oui! quelle plus belle récompense pour des socialistes que la haine des exploiters et de leurs valets? Mais nous ne devons pas nous contenter d'enregistrer l'involontaire hommage des trafiquants et des exploiters. Trop longtemps, notre voix a été étouffée par les gouvernants bourgeois et les censeurs à leurs ordres. Ne restons pas silencieux, travailleurs intellectuels et manuels de France qui admirons la lutte salvatrice de la révolution communiste russe. Magnifions l'effort surhumain des héroïques pionniers de la Révolution sociale, glorifions les courageux et intelligents novateurs qui se sont sacrifiés pour le socialisme et l'émancipation des peuples, en attendant de nous montrer dignes d'eux. Ne nous bornons pas à saluer ces créateurs du monde nouveau: que leur foi, que leur exemple nous inspirent! Si les bolcheviks succombaient sous les coups de la réaction mondiale, honte à nous, qui les avons laissés lutter seuls contre les forces du passé!

Les Bolcheviks avant la Guerre

Les bolcheviks ne sont pas, comme leurs détracteurs ont tenté de les représenter au public ignorant, des « aventuriers » surgis de l'écume de la Révolution. Il suffit de rappeler brièvement leur passé pour dissiper cette légende.

Leur principal théoricien, Lénine, s'adonna au mouvement socialiste à l'origine de la social-démocratie russe, dans les années 80 du siècle dernier. Sa vie a été consacrée tout entière à la cause prolétarienne. Il a travaillé, lutté et souffert toute sa vie durant, pour le socialisme. Le savoir considérable qu'il avait acquis par des facultés intellectuelles exceptionnelles et un labeur opiniâtre, l'avait placé au premier rang des économistes et sociologues de Russie. Ses ouvrages faisaient autorité, et son œuvre lui valait le respect de ses adversaires. Ceux-ci n'ont pas ménagé les tentatives et les offres alléchantes pour détacher de la social-démocratie un homme de telle valeur. Mais rien n'a pu écarter Lénine de la voie qu'il s'était tracée, rien n'a pu l'arracher à son existence ascétique et entièrement vouée au salut des travailleurs. Il est resté, dans toute l'acception du terme, *l'Incorruptible*.

Trotsky, brillant écrivain, polémiste étincelant, orateur incomparable, a donné les mêmes preuves de dévouement au socialisme. Tout jeune, il a connu les prisons infernales de Russie, puis les bagnes sibériens. Propagandiste intrépide, il a répandu, partout où les vicissitudes de la vie l'ont conduit, les idées révolutionnaires. Condamné en Russie, expulsé d'Autriche, condamné en Allemagne par contumace, chassé de France, chassé d'Espagne, emprisonné au Canada par les Anglais, Trotsky, de partout proscrit, est entré dans l'Histoire en rentrant dans la patrie de la Révolution. Déjà, en 1905, il avait présidé le Soviet éphémère de la capitale. Les événements lui ont permis de jouer un rôle à sa taille. Bien des calomnies infâmes ont été répandues pour le déshonorer : rien ne pourra souiller le prestige de ce héros que Jacques Sadoul glorifie justement à l'égal des grands Conventionnels.

Les autres représentants du bolchevisme, Zinovief, Lounatcharsky, Noguine, Ricof, Pokrovsky, Alexandra Kollontaï, Petrof, Tchitchérine, Kamenev, et tant d'autres, sans oublier ceux qui sont morts pendant la lutte, Sverdlof, Ouritzky, Volodarsky, sont tous des intellectuels qui se sont voués à l'émancipation du

peuple. Tous ont vingt années de luttes et d'abnégation, au service de la social-démocratie, à leur actif. Avant de devenir les principaux acteurs des événements historiques contemporains, ils les avaient préparés par leur inlassable travail d'éducation et d'organisation.

Tels sont les hommes que des misérables ont tenté vainement de salir. Tels sont ces bolcheviks à qui vont aujourd'hui l'admiration et la reconnaissance de tous les peuples du monde.

Dix ans avant la guerre, la fraction social-démocrate bolchevique avait défini dans ses grandes lignes l'attitude qu'elle adopterait au lendemain de la Révolution. Elle avait préconisé l'instauration d'un pouvoir révolutionnaire pour réaliser une transformation sociale complète. Elle est restée fidèle à elle-même. Cette simple constatation suffirait à anéantir la thèse ridicule et odieuse qui tend à la représenter comme l'instrument de l'Allemagne impériale.

Les Bolcheviks pendant la Guerre

La clairvoyance et la logique des bolcheviks se manifestent dès le lendemain de la déclaration de guerre. Les premiers, ils dénoncent le hideux conflit comme une rivalité d'impérialismes concurrents; ils répudient le sophisme de la « défense nationale », *invoqué dans tous les pays en guerre* pour justifier la plus insensée des tueries de prolétaires entre eux; ils dévoilent *les véritables buts de guerre*, la conquête de marchés, de débouchés, de territoires, la mainmise des capitalistes rivaux sur les richesses du sol et du sous-sol des pays voisins; ils prêchent le soulèvement des travailleurs contre tous les gouvernements de crime.

A la conférence italo-suisse de Lugano (septembre 1914), dans le manifeste du *Comité Central* du parti social-démocrate (1^{er} novembre 1914), les bolcheviks soutiennent cette conception. Leur propagande est loin d'être unilatérale. Elle s'adresse simultanément aux deux groupes de belligérants. Trotsky est condamné par contumace en Allemagne, pour sa

brochure : *La Guerre et l'Internationale*, où il stigmatise les majoritaires allemands et français, traîtres au socialisme. (Cette brochure, écrite en octobre 1914, en allemand, n'a pas encore été publiée en France !) Radek glorifie l'attitude de Liebknecht, puis l'acte de Fritz Adler. Dans tous les écrits et discours bolcheviks, on chercherait en vain trace de partialité pour l'une des coalitions impérialistes.

A Zimmerwald, au cours d'une scène dramatique, c'est Lénine qui s'efforce d'arracher à Ledebour le formel engagement de voter contre les crédits de guerre au Reichstag, prévoyant les répercussions d'un tel geste dans les masses ouvrières.

Artisans des conférences de Zimmerwald et de Kienthal, ils n'entendent pas que ces assemblées soient des réunions permettant simplement l'expression d'un pacifisme sentimental. Ils forment, avec les fractions les plus radicales du socialisme suisse, allemand, italien, polonais, hollandais, « la gauche de Zimmerwald », qui appelle les peuples à la Révolution sociale, seule issue possible de la guerre.

En Russie même, le 8 août 1914, alors que les socialistes russes de toutes nuances avaient appris avec douleur la défaillance des groupes parlementaires allemand et français, qui avaient voté les crédits de guerre, les treize députés social-démocrates à la Douma protestaient contre la guerre et dégageaient la responsabilité du prolétariat. Par l'organe de Khostof, qui lut leur déclaration commune, ils proclamaient la culpabilité de tous les gouvernants et faisaient appel à la solidarité internationale des peuples. Mencheviks et bolcheviks étaient d'accord sur ce terrain.

Mais les bolcheviks allèrent plus loin et entreprirent une campagne révolutionnaire, qui valut aux cinq députés bolcheviks que comptait le groupe social-démocrate de la Douma, Badaïef, Chagof, Mouranof, Petrovsky et Samoïlof, la déportation en Sibérie.

A Paris, les social-démocrates internationalistes, dont la plupart se rallièrent au groupe bolchevik à l'heure de l'action, fondaient le quotidien *Golos* (la

Voix), qui prenait position contre la guerre, le 1^{er} septembre 1914. Ce journal devint *Nache Slovo* (Notre parole) après sa première suppression, et *Nat-chalo* (le Début) après la seconde.

Partout où les bolcheviks se trouvaient disséminés en raison des persécutions dont ils étaient l'objet dans tous les pays, ils menaient le même combat contre la guerre et l'impérialisme, pour la Révolution et le Socialisme.

Les événements qui se sont succédés depuis 1917 ont confirmé pleinement leurs vues. Il est aujourd'hui prouvé, pour tous les hommes de bonne foi, que la Révolution sociale peut seule instaurer le régime de justice que d'aucuns attendaient de la guerre.

La victoire des Alliés engendre de nouvelles guerres, impose l'esclavage aux peuples vaincus sans réparer les ruines des vainqueurs, introduit partout le règne de la force, dresse les uns contre les autres les petits peuples à peine libérés des jougs dynastiques, viole le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, plonge enfin l'Europe dans un sanglant et indescriptible chaos. La victoire des Empires Centraux l'eût égalée en crimes, en spoliations, en calamités. Les impérialismes triomphants, quelque pavillon qu'ils arborent, incarnent la réaction politique la plus féroce et la conservation sociale la plus âpre.

C'est la Révolution qui a mis fin à la guerre. Sans la révolution russe, le tsarisme et le kaiserisme concluaient une paix qui eût assuré la prééminence de l'impérialisme allemand, dont les socialistes seuls sont les implacables ennemis, comme de tous les impérialismes. Sans les mouvements révolutionnaires de Bulgarie, d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne, directement impulsés par le bolchevisme, la guerre n'eût pas été terminée en 1918.

Les responsabilités communes de tous les gouvernements des pays belligérants, avant et pendant la guerre, leurs agissements scélérats pour provoquer, puis alimenter la tuerie, leurs ambitions et leurs convoitises prolongatrices du conflit, sont établies devant le monde entier, depuis la publication des do-

cuments secrets trouvés par les bolcheviks dans les archives diplomatiques russes.

Tout justifie la politique bolchevique, et à mesure que la vérité se révélera aux peuples trompés, le bolchevisme (c'est-à-dire le socialisme intégral) s'imposera irrésistiblement à eux.

Les Bolcheviks après la Révolution

La Révolution de Mars était pour les bolcheviks un événement attendu. Révolution « devant l'ennemi », révolution contre la guerre, elle justifiait leur attitude d'intransigeante opposition au régime capitaliste. Mais elle marquait, pour ces socialistes logiques, le début d'une tâche immense de transformation sociale. Loin d'être le terme de leur effort, elle n'était qu'un prélude aux réalisations révolutionnaires. Les petits bourgeois d'étiquettes socialistes diverses qui détinrent pendant quelques mois une majorité précaire dans les assemblées populaires, prétendaient limiter les conquêtes de la Révolution et enrayer l'avance de l'avant-garde prolétarienne : la substitution d'une façade politique à une autre, la pâture de quelques réformes illusoire jetée au peuple, telles devaient être les conséquences dérisoires du soulèvement ouvrier et paysan. Le peuple russe eût été frustré des résultats de ses sacrifices, comme le fut le peuple français en 1848.

La lutte était inévitable entre ceux qui voulaient le socialisme et ceux qui, sous divers prétextes, le renvoyaient aux calendes. Elle revêtit rapidement un caractère de violence; les modérés, à mesure que la force des bolcheviks grandissait, employaient contre eux des armes empoisonnées, et se préparaient de terribles lendemains.

Les militants bolcheviks, comme ceux des autres fractions, qui vivaient à l'étranger lors du renversement du tsarisme, avaient hâte de rentrer dans leur pays, devenu patrie de la Révolution.

Les gouvernants français et anglais facilitèrent le voyage de quelques « social-patriotes », leurs agents bénévoles, mais s'opposèrent au retour des interna-

tionalistes, mencheviks et bolcheviks, qui séjournaient en Suisse (1). Après plusieurs infructueuses démarches, les socialistes russes *de toutes nuances* traversèrent l'Allemagne, seule voie qui leur restât, dans les conditions que voici : le bureau du Parti Socialiste Suisse entra en pourparlers avec les autorités allemandes pour obtenir le libre passage des Russes, considérés comme prisonniers, en échange d'un nombre égal d'internés civils allemands en Russie. Plus d'un millier de socialistes russes, *parmi lesquels de très nombreux social-patriotes*, rentrèrent ainsi dans leur pays. Ceux qui, comme Axelrod et Martof, s'étaient montrés hostiles au voyage des plus impatients, empruntèrent la même voie quelques semaines plus tard. Telle est l'origine de l'inepte légende du transport de Lénine dans les « wagons du Kaiser ! »

Le Soviet de Pétrograd approuva l'attitude des proscrits, qui reçurent un accueil triomphal. Il fut impossible d'utiliser en Russie la calomnie du « retour dans les fourgons du Kaiser », qui faisait son chemin à l'étranger. Mais d'autres calomnies furent forgées par des adversaires sans foi ni conscience, qui envenimèrent ainsi la lutte politique.

Le gouvernement de Kerensky, soutenu par la majorité des socialistes-révolutionnaires et des mencheviks, n'apportait au peuple que déceptions. Incapable d'obtenir des Alliés une définition des « buts de guerre », refusant de soutenir la Conférence de Stockholm, renvoyant à une Constituante hypothétique les grandes réformes impatientement attendues par les paysans, les ouvriers et les soldats, il commit la faute suprême d'ordonner une offensive militaire sur les injonctions de l'impérialisme allié. Par surcroît, il trempa dans l'aventure Kornilof, véritable

(1) M. Ribot nia, tout d'abord, avoir refusé le droit de passage en France aux exilés russes de Suisse. Il mentait, et reconnut lui-même, plus tard, ce mensonge, en déposant devant la Haute-Cour de Justice, comme témoin dans le procès Malvy. Le retour des proscrits russes ayant été évoqué, l'ancien Ministre affirma qu'il s'y était opposé. Dont acte.

tentative de contre-révolution. Ces trahisons répétées lui aliénèrent les sympathies populaires, qui allaient de plus en plus aux bolcheviks, dont les mots d'ordre étaient clairs et le programme conforme à la fois aux aspirations du peuple et au socialisme.

La faillite lamentable de la politique socialiste-révolutionnaire et menchevique donnait espoir à la réaction qui relevait la tête. Les Cadets, dans leurs journaux, insultaient les bolcheviks et créaient des légendes infâmes que devaient reprendre plus tard les renégats du socialisme. Les capitalistes sabotaient la Révolution par tous les moyens; des industriels fermaient leurs usines, les commerçants rançonnaient la population en spéculant sur le prix des denrées, rendant illusoire les augmentations de salaires. La Douma censitaire, elle-même, ressuscitait dans l'ombre. Kornilof livrait volontairement Riga aux Allemands. Rodzianko écrivait dans *Outro Rossi* : « Si les Allemands prennent Pétrograd, tant mieux ! » La tentative Korniloviste fut le plus évident symptôme du réveil de la réaction.

La colère qui grondait dans les masses populaires, contre les cadets avoués et leurs alliés mencheviks et socialistes-révolutionnaires, se manifesta dans les premiers jours de juillet sous la forme d'une insurrection désordonnée qui devait avorter. Les bolcheviks, qu'on représentait comme les instigateurs de l'émeute, l'avaient en réalité déconseillée. Mais ils n'étaient pas hommes à désavouer leurs troupes trop impatientes, et ils restèrent solidaires des insurgés (1). Ceux-ci, ouvriers de Pétrograd, matelots de Cronstadt, soldats du front, se livrèrent à des manifestations qui furent réprimées par des troupes spécialement appelées.

La répression qui suivit sembla l'arrêt de mort du parti bolchevik. Ses journaux furent supprimés.

(1) Au cours de l'émeute, Trotsky sauva la vie de Tchernov, le leader socialiste-révolutionnaire, dont la foule des manifestants, exaspérée, s'était emparée. Il se jeta parmi les émeutiers et parvint à leur arracher Tchernov qui, les vêtements en lambeaux, échappa au lynchage.

ses chefs et ses militants jetés en prison. Lénine et Zinovief durent se cacher. Le ministre de la Justice publia alors une partie des faux documents par lesquels on voulait représenter les bolcheviks comme des agents allemands. L'autre partie fut publiée plus d'un an plus tard, en Amérique, par MM. Creel et Sisson, qui payèrent fort cher ces faux, dénoncés comme tels par les colonels Robins et Thompson, chefs de la Croix-Rouge américaine en Russie.

Trotsky, Lounatcharsky Kameniev et d'autres, ne craignirent pas de se constituer prisonniers. L'enquête fut confiée à des magistrats de l'ancien régime. Elle aboutit à la mise en liberté des accusés !

Pendant ce temps se produisait la marche de la division du Caucase, commandée par Kornilov, sur Pétrograd. La Révolution était en danger. Il fallut faire appel aux bolcheviks, ces pelés, ces galeux, cause de tous les maux. Les prisons furent ouvertes, les matelots de Cronstadt appelés en hâte, les ouvriers bolcheviks armés. Le sursaut populaire suffit à liquider l'aventure Kornilov, organisée par le « socialiste-contre-révolutionnaire » Savinkof et par Kerensky, dont le recul, à la dernière heure, lui permit de se dégager.

Tous ces événements accroissaient le prestige des bolcheviks. Pendant que les socialistes opportunistes achevaient de se discréditer, les masses ouvrières et les soldats se ralliaient au bolchevisme. *A peine sorti de prison, Trotsky était élu Président du Soviet de Pétrograd, devenu bolchevik en majorité. Successivement, dans tous les Soviets locaux, la majorité passait aux bolcheviks. L'heure de la victoire allait sonner.*

Le Pouvoir aux Soviets

La Révolution Communiste

Les bolcheviks avaient depuis longtemps jeté le mot d'ordre : *Tout le pouvoir aux Soviets !* Les Soviets sont l'émanation vraiment représentative (grâce au mandat impératif et à la faculté du rappel des députés par leurs mandants) de la classe ouvrière

et paysanne, de l'ensemble des producteurs, auxquels la doctrine socialiste attribue la puissance gouvernementale pendant la période révolutionnaire de l'abolition des classes.

Pendant les huit premiers mois de la Révolution, la majorité, dans les Soviets, appartenait aux socialistes-révolutionnaires et aux mencheviks. Le mot d'ordre bolchevik devait donc conférer à ceux-ci le pouvoir, soit en totalité, soit en partage avec la minorité bolchevique. Mais la droite socialiste *refusait le pouvoir*. Elle se déclarait impuissante à l'assurer, et demandait la collaboration de la bourgeoisie. Par contre, elle se refusait de collaborer avec les socialistes bolcheviks ! Tant d'incohérence devait lui être fatale.

Tandis que Kerenski et ses amis s'efforçaient d'affermir leur autorité en improvisant des Assemblées qui, sous diverses étiquettes, devaient tenir lieu de Parlement, et où le dosage des représentations était calculé de façon à placer les bolcheviks en artificielle infériorité, ceux-ci engageaient une campagne pour la convocation du Congrès général des Soviets, expression suprême des volontés du prolétariat.

Les fautes successives de leurs adversaires avaient accumulé les conditions favorables à la révolution communiste. Les ouvriers, les soldats, les éléments révolutionnaires de la paysannerie adhéraient en masse aux solutions bolcheviques. L'esprit public évoluait avec une prodigieuse rapidité en faveur des audacieux qui apparaissaient à la lueur des événements, comme les seuls socialistes capables de réaliser les aspirations populaires, traduites par la formule : pain, terre et paix.

Le Gouvernement voulut éloigner de Pétrograd la garnison, gagnée au bolchevisme. Ce fut sa faute irrémédiable. Le Comité militaire révolutionnaire, formé de bolcheviks, donna des contre-ordres et fut obéi. Lui seul, désormais, fort du consentement des troupes, et le Soviet, fort de la volonté des travailleurs, détenaient l'autorité. Il lui suffit de donner par téléphone ses instructions aux fidèles pour que les organes du pouvoir devinssent organes des Soviets.

Personne ne défendit le régime qui s'écroulait. *Pas une goutte de sang ne fut versée. La Révolution Communiste ne rencontra pas d'obstacle*, et c'est ainsi que, dans les premiers jours de Novembre 1917, la suprématie des Soviets fut établie.

Les seuls actes de violence commis furent provoqués, comme toujours au cours des Révolutions, par l'acharnement de ceux qui entendaient prolonger leur usurpation. Leur résistance insensée aux volontés du peuple causa une inutile effusion de sang à Moscou et dans quelques localités. Mais sur toute l'étendue de l'immense territoire, les Soviets furent très rapidement maîtres du pouvoir. Les bolcheviks triomphaient. L'œuvre socialiste allait commencer.

Les Bolcheviks tiennent leurs promesses

Pour la première fois depuis bien des siècles, le monde assista, grâce aux bolcheviks, au spectacle éblouissant d'hommes qui, en accédant au pouvoir, n'eurent d'autre souci que de rester fidèles à leurs engagements et de réaliser leur programme. Un tel exemple, pour des socialistes, ne sera pas stérile !

Ils voulaient la paix : ils proposèrent immédiatement un armistice et l'ouverture de pourparlers, *pour une paix générale, sur la base des principes démocratiques : ni annexions, ni contributions, droits des peuples à disposer d'eux-mêmes*. Pour cela, ils furent couverts de boue. Nous, nous les en glorifions.

Ils voulaient la fin de la diplomatie secrète : sur le champ, ils publièrent les pactes secrets infâmes qui disposaient de la vie de millions d'êtres humains. Ils répudièrent les tractations clandestines des brigands de la diplomatie. *Les traités secrets aux ordures !* proclama Trotsky. Geste inoubliable ! Les bolcheviks n'eussent-ils accompli qu'un tel acte, et eussent-ils ensuite disparu, la postérité eût retenu leurs noms.

Ils avaient promis aux paysans la terre : ils abolirent immédiatement la propriété individuelle du sol et confièrent aux Comités agraires la répartition des terres entre les paysans travailleurs, se réservant

de corriger les abus et les injustices, d'introduire le communisme et de perfectionner la production, grâce aux monopoles du blé, des transports, du commerce extérieur, et grâce à la création des communes modèles au rendement supérieur. *En agissant avec cette décision, ils sauvaient la Russie de la disette.* Le pouvoir de Kerensky, par ses atermoiements, et le renvoi de toutes les questions de solution urgente à une Constituante qui ne serait peut-être jamais réunie, avait créé une situation tragique : d'immenses étendues de terres n'étaient cultivées, ni par les propriétaires, assurés d'être bientôt dépouillés et de ne pouvoir récolter, ni par les paysans prolétaires qui attendaient la loi agraire. *Il fallait produire, il fallait cultiver ; la promptitude de décision et d'exécution qui caractérisent l'action des bolcheviks, sans être une panacée, sauvèrent la Russie.*

Tous les actes du Gouvernement des Soviets étaient conformes à ses doctrines. Ils lui valaient la reconnaissance grandissante et la fidélité des prolétaires, dont il assurait le salut. Ils lui valaient aussi la haine des ennemis de la Révolution ouvrière et paysanne, haine qui se manifesta, multiforme, avec une intensité et une violence qui devait engendrer la Terreur blanche à laquelle répondit la Terreur rouge.

Provocations des saboteurs

Russes et Étrangers

Par hostilité à la Révolution communiste, les social-patriotes, acoquinés aux cadets et aux réactionnaires de toutes étiquettes entreprirent le sabotage de la production et de l'administration. Sous prétexte de combattre le régime bolchevik, ils pratiquèrent la politique du pire et attentèrent à la vie de la Russie elle-même. Ce crime sans nom ne doit pas être perdu de vue : il est à l'origine de la période tragique vécue par la Russie en 1918, et l'on ne peut comprendre les événements qui suivirent si l'on oublie ce fait capital, le sabotage entrepris sur une vaste échelle par les ennemis des Soviets.

La Révolution de Novembre s'était accomplie dans le minimum de violence : tous les spectateurs en témoignent (1). Ce soi-disant coup de force fut la simple consécration de la puissance de fait des Soviets. Les bolcheviks prirent le pouvoir comme on cueille un fruit mûr. L'écrasante majorité du peuple était avec eux. Jamais prétendu coup d'Etat n'eut caractère plus légitime. Il fallut une formidable accumulation de mensonges dans la presse mondiale pour obscurcir cette vérité.

La minorité conservatrice, détentrice des organes de Gouvernement, des services publics, etc., prétendit faire échec à la majorité populaire. Ce fut la « grève des intellectuels », entrevue par Jaurès en prévision d'un mouvement prolétarien. Les employés des ministères, du ravitaillement, et d'autres services publics indispensables à la vie du pays, abandonnèrent leur poste après s'être octroyés plusieurs mois d'appointements d'avance. La classe moyenne, d'esprit petit bourgeois, boycotta le régime des Soviets. Dans bon nombre d'usines, même tactique des techniciens et directeurs d'entreprises. Tous les moyens étaient bons pour provoquer l'écroulement du système Soviétique.

Les bolchevistes durent improviser des cadres nouveaux, un nouveau personnel, pour remplacer les saboteurs. Tâche ingrate : les travailleurs n'avaient ni l'éducation, ni l'expérience nécessaires au bon fonctionnement des rouages d'un état économiquement moderne. Mais leur bonne volonté était sans limites

(1) Même les plus impudents calomniateurs des bolcheviks reconnaissent le fait en décrivant les événements. Voir Claude Anet (*La Révolution Russe*), Gabriel Domergue (*La Russie Rouge*), etc. Voir aussi les ouvrages plus impartiaux d'Aimé Masson (*Histoire complète de la Révolution Russe*), d'Antonelli (*La Russie Bolcheviste*), etc. Voir surtout les récits de Jacques Sadoul, d'Arthur Ransome (*Daily News*), de Philips Price (*Manchester Guardian*), du colonel Robins (presse américaine), de John Reed (*Ten days that shook the World*), de Miss Bessie Beatty (*The Red Heart of Russia*), de Mme Louise Bryant (*Six Red Months in Russia*), et les ouvrages de Trotsky, Boukharine, Wanine, etc.

et, tant bien que mal, la réorganisation s'accomplit. Plus tard, d'ailleurs, la résistance des ennemis du régime fut brisée et les « intellectuels » reprirent leur place dans les cadres de la République des Soviets.

La lutte contre-révolutionnaire, d'abord sourde et inavouée, se manifesta rapidement de plus en plus ouverte et audacieuse. Les journaux répandirent non seulement d'odieuses légendes pour ruiner le crédit des militants bolcheviks, mais encore des fausses nouvelles pour créer la panique. Les bolcheviks rendirent coup pour coup et privèrent certains journaux d'une liberté qui n'était pas la liberté de la presse, mais la liberté d'empoisonner les esprits, de mentir et de calomnier. Ce ne fut que beaucoup plus tard, lorsque la guerre civile atteignit au paroxysme, qu'ils supprimèrent la presse d'opposition : c'était un moyen de combat, aussi légitime que l'emploi de bombes et de mitrailleuses par leurs ennemis (1).

Ceux-ci employèrent des procédés de lutte qui devaient provoquer une explosion de colère populaire et qui, mettant en péril les conquêtes de la Révolution, exigeaient une répression sans merci. Ils paralysèrent le ravitaillement des villes en excitant les paysans à refuser leurs produits aux Soviets. Ils suscitérent des soulèvements à main armée et une guerre civile déclarée. Ils pactisèrent avec l'étranger qu'ils appelèrent en Russie pour « rétablir l'ordre » : on sait ce que cette expression évoque de répressions, de fusillades, de cours martiales, d'exécutions en masses. Ceux qui purent faire appel aux hobereaux allemands, comme les social-patriotes d'Ukraine et

(1) Il est facile de prouver que les bolcheviks laissèrent subsister, pendant les six premiers mois du pouvoir des Soviets, des publications qui les couvraient de boue. Devant la Commission d'enquête sur le bolchevisme, au Sénat de Washington, plusieurs témoins produisirent des journaux et revues pour montrer que les bolcheviks ne se départirent de leur tolérance qu'à la dernière extrémité, quand le Régime soviétique, assailli de toutes parts, dut déceler la vigueur de sa résistance pour se sauver.

de Géorgie, ne rougirent pas de le faire. Ceux qui purent s'aboucher avec les Anglais, les Français, les Américains, les Japonais, firent de même. Tous les alliés étaient acceptables pour ceux qui exécraient la Révolution prolétarienne.

Les contre-révolutionnaires russes n'étaient pas seuls. Leur besogne néfaste fut puissamment secondée, souvent même dirigée par la clique des diplomates et de certains militaires anglais, français et américains. Les agissements de ces misérables défont toute flétrissure, par le niveau d'ignominie qu'ils ont atteint. L'organisation de l'émeute désastreuse d'Iaroslav, qui coûta de nombreuses vies humaines et détruisit des merveilles d'art et d'archéologie; de la randonnée des Tchéco-Slovaques, qui ravagèrent la vallée de la Volga et la Sibérie, commettant d'indescriptibles atrocités; les tentatives de faire sauter des ponts et des voies ferrées, par des malfaiteurs soudoyés, pour affamer Pétrograd, telles sont les entreprises topiques permettant d'apprécier leur rôle. C'est devant de tels crimes qu'un bourgeois conservateur et antibolchevik, M. René Marchand, ex-correspondant du *Figaro*, libéra sa conscience en adressant à deux personnalités sur la confiance et l'amitié desquelles il croyait pouvoir compter, MM. Albert Thomas et Raymond Poincaré, des lettres révélatrices (1). C'est parce qu'il possède preuves et documents sur l'action criminelle des agents alliés, que le capitaine Jacques Sadoul, envoyé du Ministère de l'Armement en Russie, membre de la mission militaire française, connu de ses amis et de ses chefs comme un grand honnête homme, d'intelligence remarquable et de courage civique exemplaire, s'est vu refuser la possibilité de revenir en France.

De tels faits parlent d'eux-mêmes. Ils accablent les ennemis des bolcheviks d'une honte ineffaçable. Ils sont pour les bolcheviks une justification de leurs actes, une glorification de leur œuvre.

(1) Ces deux lettres ont paru en brochure, en vente dans les librairies des journaux socialistes.

La Paix de Brest-Litovsk imposée par les Alliés

La proposition d'armistice et d'ouverture de pourparlers, lancée par le Gouvernement Soviétiste, s'adressait à tous les belligérants. Seuls, les gouvernants alliés commirent la folie d'affecter un silence méprisant. Les négociations séparées commencèrent entre Russes et Allemands : les Clemenceau et les Lloyd George, et les requins de la politique et de la finance qui forment leur entourage, en sont seuls responsables. Fallait-il que des millions de victimes s'ajoutassent encore aux millions de cadavres russes, pour satisfaire le caprice de quelques vieillards féroces ?

La délégation russe à Brest-Litovsk participa aux pourparlers avec une dignité et un esprit vraiment démocratique qui sont une leçon mémorable. Elle exigea la publicité des débats. Elle proclama de façon à être entendue de tous les peuples du monde, les principes de la paix juste. Elle lutta pied à pied contre l'impérialisme allemand *qui se montrait de plus en plus vorace, à mesure que l'abstention des Alliés s'affirmait définitive*. Elle rompit les négociations devant les exigences des soudards prussiens. Elle demanda le transfert des débats dans une ville neutre, afin de soumettre ses actes au contrôle de l'opinion publique des deux continents. Enfin, elle ne signa la paix qu'en désespoir de cause, que dans l'impossibilité d'agir autrement, que devant l'offensive victorieuse de l'armée allemande, dont les sacrifices héroïques de la jeune armée rouge ne pouvaient enrayer les progrès; elle signa *en dénonçant par avance le traité, imposé par la force, comme un chiffon de papier sans valeur*.

On imagine quelle tournure eussent pris les pourparlers si les Russes n'avaient pas été seuls, si tous les Alliés eussent opposé aux exigences allemandes une puissante solidarité. Les alliés ont préféré assumer par leur abstention la victoire allemande, par haine du bolchevisme. Ils ont pris la responsabilité

des innombrables deuils, des indicibles souffrances, ajoutés à tant de malheurs accumulés déjà, et qui eussent été épargnés aux peuples si la volonté de paix avait prévalu.

Le Président Wilson, dans un message fameux, a lui-même rendu aux bolcheviks un hommage d'admiration que ses actes ultérieurs ne peuvent effacer (1).

Mais ses alliés, pour comble de cynisme, accusèrent les bolcheviks d'être des agents allemands ! Tant d'impudence n'a été possible que grâce à l'impitoyable censure qui interdisait toute expression de vérité, toute relation exacte des faits. Les débats de Brest-Litovsk ne sont pas connus en France, encore à l'heure où nous écrivons (2).

Mais il y a plus. Pendant longtemps, des démarches du Gouvernement des Soviets auprès des représentants alliés en Russie nous ont été cachées : elles étaient destinées à organiser la résistance russe, avec le concours des missions militaires alliées, afin de repousser les exigences impérialistes allemandes. Les Alliés refusèrent. Le colonel américain Robins, et le capitaine français Sadoul, ont révélé ces faits avec d'irréfutables preuves et documents à l'appui (3) : aussi ces témoins honnêtes ont-ils été menacés et persécutés, par des gouvernants criminels qui devraient

(1) *Message du 8 janvier 1918.* « Les représentants russes étaient sincères et de bonne foi... Les représentants de la Russie ont insisté fort justement, fort sagement, et dans le véritable esprit de la démocratie moderne, pour que les conférences eussent lieu toutes portes ouvertes et non à huis-clos... Le peuple russe... ne veut céder ni en principe, ni en fait. Sa conception de ce qu'il est juste, de ce qu'il est humain et honorable pour lui d'accepter, a été formulée avec une franchise, une largeur de vues, une générosité d'esprit, une sympathie universelle, qui doivent provoquer l'admiration de tout ami de l'humanité ».

(2) Voir *Russia and Germany at Brest-Litovsk*, par Judah L. Magnes (New-York 1919). C'est l'histoire documentée des négociations de paix.

(3) Voir la déposition du colonel Robins devant la Commission du Sénat de Washington, et les *Notes sur*

être condamnés pour haute-trahison. Le capitaine Sadoul courut même le danger d'être assassiné: procédé bien digne d'un Clemenceau et de ses acolytes (1).

Enfin, il faut rappeler que la délégation social-patriote Ukrainienne, soudoyée par le Gouvernement français, qui lui versa 150 millions, conclut traîtreusement la paix avec l'Allemagne et, provoquant l'entrée des troupes allemandes en Russie méridionale, supprima tout espoir de salut pour les bolcheviks et les obligea de signer le traité, qu'ils n'ont d'ailleurs considéré que comme un répit leur permettant de réorganiser la Russie et de précipiter le courant révolutionnaire en Allemagne (2).

Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, quelque aspect de l'activité bolchevique que nous considérons, la vérité oblige de constater que les bolcheviks ont toujours été calomniés et que leur rôle fut toujours noble, imprégné d'esprit socialiste et de foi révolutionnaire.

La revanche Bolchevique et la vraie Victoire

Les bolcheviks n'étaient vaincus par l'Impérialisme allemand qu'en apparence. En fait, ce sont eux qui ont provoqué l'écroulement du militarisme prussien et des dynasties des Habsbourg et des Hohenzollern.

Grâce à leur génie de la propagande, que même leurs pires adversaires leur reconnaissent, ils gagnèrent à leur cause des milliers de prisonniers allemands et austro-hongrois, en Russie et en Sibérie, Par la fraternisation, ils frappèrent mortellement la

la Révolution bolchevique, du capitaine Sadoul. Voir aussi l'article de John Reed, *Liberator*, de New-York (n° de novembre 1918).

(1) Voir la *Lettre de Jacques Sadoul*, de septembre 1918.

(2) Voir, entre autres exemples, l'article de Lénine, reproduit dans le *Liberator* de New-York (n° d'octobre 1918), traduit de la *Pravda*, intitulé : *Brest-Litovsk, Une Paix de Brigands*.

discipline allemande, ils contaminèrent les troupes qui faisaient autrefois l'orgueil des hobereaux prussiens. C'est à eux que l'on doit les premières mutineries de soldats allemands.

Par millions d'exemplaires, ils répandirent des feuilles volantes, des journaux spécialement créés à cet effet, publiant en langue allemande des appels à la révolution, à la solidarité des peuples contre les gouvernants. *Ils ont brisé le ressort moral de l'armée allemande, désagrégé sa cohésion, fait pénétrer le doute dans l'esprit des uns, la révolte dans l'esprit des autres, la volonté de paix dans l'esprit de tous.* Leurs adjurations n'ont pas été vaines, les événements l'ont prouvé.

Bien mieux encore : *l'installation de l'ambassadeur bolchevik Ioffe à Berlin fut la création d'un foyer de révolution qui embrasa l'Allemagne entière en novembre 1918.* Les révélations d'Oscar Cohn, leader des socialistes indépendants, à propos de l'argent et des armes fournis par les bolcheviks aux révolutionnaires allemands, ne furent qu'une confirmation de ce qui était connu de tous. *Quelques jours avant la Révolution et l'Armistice, Ioffe fut expulsé d'Allemagne, à la suite de la découverte de caisses pleines de littérature de propagande révolutionnaire : il était trop tard ! Le travail était fait, et rien ne pouvait plus empêcher l'insurrection populaire !* Nul ne peut nier que la Révolution allemande a été provoquée par les bolcheviks, auxquels nous devons par conséquent l'armistice, la paix et la prétendue « victoire » des alliés. Pour citer un aveu entre mille, reproduisons le dernier en date, signé du menteur professionnel et antibolchevik notoire, Claude Anet, dont le témoignage a d'autant plus de valeur (1) :

« Faire la paix avec les bolcheviks est toujours dangereux. L'Allemagne s'en est aperçue après la paix de Brest-Litovsk, lorsqu'elle a été obligée de recevoir un ambassadeur bolcheviste, Ioffe, à Berlin, lequel, contrairement aux stipulations du traité — mais qu'importe aux bolcheviks ? — a entretenu une active agita-

(1) Le *Petit Parisien* du 7 octobre 1919, 1^{re} page, 1^{re} colonne.

tion en Allemagne et a fomenté la fameuse émeute de Kiel, par laquelle a débuté la révolution ».

Les généraux Hoffmann et Ludendorff, le premier dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, le second dans ses *Mémoires*, ont attribué, la rage au cœur, leur défaite à l'influence des bolcheviks. Ils reconnaissent là d'ailleurs une vérité qui s'imposera à tous. Faut-il rappeler que les troupes allemandes prélevées sur la frontière russe pour renforcer le front occidental, *refusaient de se battre ou se livraient prisonnières en masse?* (1). Faut-il rappeler que les prisonniers austro-hongrois revenus de Russie, parmi lesquels des hommes comme Otto Bauer et Bela Kuhn, ont été le levain de la Révolution dans leur pays? Faut-il rappeler que la Bulgarie a demandé la paix la première, et a entraîné ses alliés, *sous la pression de mouvements populaires nettement inspirés du bolchevisme?*

Ainsi, les bolcheviks, accusés d'être des « agents du Kaiser », *ont été en réalité les fossoyeurs du Kaisérisme et les artisans de l'effondrement des Empires Centraux!* (2).

La Constituante, les Soviets, la Dictature du Proletariat

Les ploutocrates qui usurpent l'étiquette de « démocrates » et s'en parent dans un but de propagande, reprochent aux bolcheviks, à grand renfort de lamentations hypocrites, d'avoir dissous la Constituante. Ils altèrent d'ailleurs la vérité historique en exposant les faits et dissimulent la signification de l'acte de dissolution.

La Constituante élue au « suffrage universel », c'est-à-dire l'Assemblée du type parlementaire bourgeois, représente *un progrès sur le régime monarchique et de représentation censitaire qui l'a précédé*.

(1) Les récits officieux de l'agence *Havas*, publiés à l'époque, en témoignent.

(2) Une brochure paraîtra prochainement : *Les Bolcheviks vainqueurs de l'Impérialisme allemand*, où seront accumulées les preuves à l'appui de cet exposé,

dée. Mais elle représente, pour les socialistes, *une régression sur le régime vraiment démocratique qu'ils veulent instaurer, sur l'exercice du pouvoir par les travailleurs*.

Le Parlement bourgeois, élu par les citoyens de toutes classes, *n'est pas, en réalité, l'émanation du peuple*. Non seulement il est injuste de donner les mêmes droits aux parasites et aux producteurs, non seulement la classe bourgeoise au pouvoir détient de formidables moyens de pression sur les électeurs, non seulement les riches disposent seuls des moyens de « faire l'opinion » par leur outillage de propagande, non seulement, dans la plupart des pays bourgeois, les femmes sont privées du droit de vote, mais encore l'indépendance des élus pour une durée de plusieurs années leur permet d'agir à l'encontre des intérêts ou de la volonté de leurs mandants. En outre, telle Assemblée, élue dans certaines conditions, perd totalement sa valeur représentative quand les conditions changent et que l'opinion publique évolue sous la pression des événements.

Ce système parlementaire est donc pour les travailleurs *une duperie*, et l'illusion « démocratique » bourgeoise est néfaste à la vraie démocratie.

La vraie démocratie, la seule possible, c'est le régime socialiste de demain, où les classes ayant disparu, nulle catégorie d'êtres humains n'exercera de domination politique et économique sur une autre catégorie. Alors seulement, les élus du peuple seront de véritables représentants du peuple, qui leur dictera ses volontés, conformes à ses intérêts.

Mais pour réaliser cette transformation de la société par l'abolition des classes, une étape est nécessaire : c'est la période où la classe des travailleurs, maîtresse du pouvoir, l'exercera dans l'intérêt de tous, la période transitoire de la dictature prolétarienne, éclairée par la doctrine socialiste. *Le prolétariat seul peut remplir ce rôle historique car, seul, il n'a pas de privilèges à sauvegarder*.

La dictature prolétarienne, considérée comme *moyen*, non comme *but*, et qui est d'ailleurs le pouvoir exercé au nom de l'immense majorité du peuple

sur la minorité des anciens exploiters et des parasites, perdra progressivement son caractère de dictature jusqu'à disparaître, à mesure que les hommes, entrant dans la classe des travailleurs, jouiront des mêmes droits, et ne formeront plus en définitive qu'une seule classe. Alors, la lutte de classes ne sera plus qu'un souvenir, la dictature se sera supprimée elle-même, le socialisme (ou communisme) sera instauré, et la démocratie, de mot vain qu'elle était, deviendra réalité.

A la lumière de cette conception du socialisme moderne, les bolcheviks avaient adopté, après la révolution de mars, le mot d'ordre : « *Tout le pouvoir aux Soviets* ». Les Soviets, c'est-à-dire les conseils des députés ouvriers, paysans, soldats, cosaques et marins (suivant les régions), sont véritablement les organes représentatifs des travailleurs. Ils n'ont pas les défauts du système parlementaire, signalés plus haut. Le député au Soviet est désigné par l'ensemble des divers travailleurs composant le personnel d'une entreprise; il émane de la cellule organique du Travail. Il ne peut agir suivant son bon plaisir; son rôle est limité à son mandat, qui est impératif. Il reste en contact permanent avec ses mandants, parmi lesquels il vit; la charge de député au Soviet est exercée par lui périodiquement, et son salaire normal lui est attribué pour son travail au Soviet comme pour son travail à l'atelier. Il peut être à tout moment dépossédé de sa fonction et remplacé, si ceux qu'il représente réprouvent ses actes (1).

Ainsi, la représentation soviétique est le reflet aussi fidèle que possible de la masse des travailleurs. Le compte rendu de mandat permanent, la précision et l'impérativité du mandat, le rappel de l'élu, permettent à ce système de suivre de très près l'évolution de l'esprit des travailleurs. En période révolutionnaire surtout, où la mobilité de l'esprit public est extrême, le réseau des Soviets pouvait seul traduire les aspirations des masses. Aussi les masses

(1) Voir la brochure : *Constitution de la République des Soviets*. En vente dans les librairies socialistes.

ont-elles répondu au cri des bolcheviks : « *Tout le pouvoir aux Soviets* », par une adhésion militante; elles ont assuré la suprématie des Soviets, et l'ont défendue depuis sans faiblir, les armes en mains.

Il est vrai que les bolcheviks avaient, eux aussi, préconisé la convocation d'une Constituante. C'était à l'époque où les réactionnaires, encouragés par l'opportunisme de Kerensky, prétendaient ressusciter la Douma, d'exécrable mémoire. Or, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la Constituante eût présenté un indéniable progrès au regard de la Douma. Mais le Congrès des Soviets présente une indéniable supériorité sur la Constituante.

Il convient de remarquer que le système soviétique accorde le maximum d'autonomie aux cellules constitutives de l'Etat socialiste, réalisant l'idéal des fédéralistes dans la limite compatible avec les exigences de la vie économique actuelle. En outre, les Soviets étant à la fois organes légiférants et exécutifs, s'épargnent les inconvénients de la séparation des pouvoirs et permettent aux travailleurs d'acquérir une grande expérience politique en les mettant aux prises avec les difficultés à vaincre.

Ce mécanisme soviétique, à la fois simple, équilibré, souple, présente d'innombrables avantages sur la Constituante, vieux mode représentatif du 18^e siècle, anachronique aujourd'hui, et chargé de toutes les tares, de tous les vices du régime bourgeois que les socialistes de tous les pays se proposent de supprimer. Les tenants du régime bourgeois peuvent donc seuls regretter la Constituante.

Les socialistes déploreront d'autant moins sa dissolution qu'ils sauront dans quelles conditions elle fut élue : les listes de candidats avaient été établies deux mois avant la proclamation de la République soviétique, c'est-à-dire à une époque où la classification des tendances politiques était fondamentalement différente de ce qu'elle fut lors des élections elles-mêmes. C'est ainsi que les socialistes-révolutionnaires de gauche, partisans du régime des Soviets, et les socialistes-révolutionnaires de droite, ennemis de ce régime et partisans de

la collaboration avec la bourgeoisie réactionnaire, se trouvaient sur les mêmes listes, malgré la scission qui sépara définitivement les deux fractions après la formation des listes. Cet exemple saisissant illustre le caractère factice de cette prétendue « représentation populaire ».

La Constituante se sentait d'ailleurs elle-même si peu représentative, qu'elle se dispersa pitoyablement, sans protestation, sur la sommation d'un matelot. Tous les témoins, et le correspondant du *Temps* (1) lui-même, attestent du peu de grandeur et de prestige de cette Assemblée, réunie trop tard au cours d'une Révolution qui brûlait les étapes.

Mais laissons ce cadavre...

La Réaction Mondiale contre les Bolcheviks

La réaction mondiale n'a cessé de soutenir la réaction russe dans ses tentatives de restauration de l'ancien régime, plus ou moins camouflé. Les Alliés, particulièrement, ont entretenu en Russie une armée de diplomates, de policiers, d'espions, de saboteurs, destinés à créer des difficultés au pouvoir des Soviets pour amener sa chute. Nous avons signalé plus haut quelques-uns des exploits criminels de cette bande, avec témoignages à l'appui. Il en est combien d'autres ! Le correspondant du *Public Ledger* de Philadelphie, Robert Minor, signale par exemple le sabotage des locomotives par des mercenaires de l'Ambassade française qui introduisaient de l'émeri dans les rouages. Les complots, les attentats contre les membres du Gouvernement soviétique ont été fomentés par les agents alliés, que l'on trouve à l'origine de toutes les conspirations, de toutes les émeutes, de tous les troubles. Les ambassades et les consulats n'ont cessé d'abriter les contre-révolutionnaires de

(1) Voir le *Temps* du 24 août 1918.

Voir également le Rapport d'Inna Rakitnikof au Bureau socialiste International. Ce plaidoyer pour la Constituante ne parvient pas à dissimuler le caractère factice de l'agitation créée en sa faveur par ses partisans.

tout acabit. Quant, à bout de patience, les bolcheviks perquisitionnèrent dans les locaux où ils savaient trouver des assassins, ils furent reçus à coups de revolver. Et ce sont les scélérats qui violaient les lois de l'hospitalité et les règles de neutralité diplomatique qui accusèrent les bolcheviks de violer leurs droits d'immunité !

Ce n'est pas dans le cadre restreint de cette brochure que nous pouvons décrire par le menu tous ces faits, citer tous les documents et les textes probants qui stigmatisent les coupables. Il nous faut nous borner à une brève relation, en attendant mieux (1). Patience, la vérité est en marche..

La sédition des prisonniers Tchéco-Slovaques est un des plus tragiques épisodes de la Révolution : elle a été fomentée par les agents Alliés. Les faits, dans leur simplicité, ont été cachés à l'opinion européenne, qui n'a trop longtemps connu que la légende. Le Gouvernement soviétique, fidèle aux engagements pris, avait organisé le rapatriement des Tchèques par le Transsibérien. Un premier contingent était arrivé à Vladivostok, les autres s'échelonnaient. C'est alors que se produisit le débarquement des troupes américaines et japonaises à Vladivostok ; le Soviet y fut dissous, les membres emprisonnés, et les socialistes de toutes nuances persécutés (2). Les Bolcheviks,

(1) Signalons le rôle ignoble de l'ex-socialiste Charles Dumas, espion et agent louche du Ministre des Affaires Etrangères, révélé par la découverte des minutes de ses rapports, saisis à l'Ambassade danoise, où il dissimulait des traces de sa triste besogne. Cet aventurier distribuait des fonds aux contre-révolutionnaires, reprochait à l'ambassadeur Noulens sa parcimonie, et dénonçait la mission militaire française comme trop favorable aux bolcheviks ! Voir la *Vie Ouvrière* du 8 octobre 1919, 2^e page, 1^{re} colonne.

(2) Malgré l'occupation étrangère, l'arrestation et l'exécution des leaders bolcheviks, la population manifesta ses sentiments en élisant une forte majorité bolchevique au Zemstvo. Voir les poignants récits du pasteur américain Albert Rhys Williams sur ces faits (*New-Republic* du 9 novembre 1918 et *Forward* (de Boston), de décembre 1918).

devant cette trahison, comprirent qu'ils pourvoient eux-mêmes au renforcement d'un corps d'invasion, en dirigeant les Tchèques vers Vladivostok. Ils suspendirent le rapatriement et négocièrent avec les missions alliées pour obtenir le départ des Tchèques par la côte de Mourmansk : le débarquement des troupes franco-anglaises à Mourmansk rendit impossible le rapatriement (1). Les Tchèques refusèrent de se laisser désarmer, sur les suggestions des émissaires alliés et contre-révolutionnaires russes; ils occupèrent la région de l'Oural, et une partie de la vallée de la Volga, où nulle force armée ne se trouvait pour les tenir en respect. Ils renversèrent partout les Soviets, fusillèrent par milliers les socialistes suspects de bolchevisme, commirent des atrocités dont l'énumération complète exigerait un petit volume (2). Partout où ils passaient, leur premier acte était le rétablissement de la propriété privée, ce qui révèle leur inspiration. Ce sont les Tchéco-Slovaques qui volèrent le Trésor Russe à Kazan, qui imposèrent le Gouvernement directorial de Samara, lequel s'enfuit successivement à Oufa, à Ekaterinbourg et à Omsk. On leur doit le pouvoir de Koltchak et la terreur blanche qui règne encore en Sibérie.

Par la volonté des Alliés, un fou, Semenof, a pu se proclamer Grand Duc de Mongolie et imposer sa domination en Sibérie centrale. Un aventurier, Khorwat, célèbre pour avoir volé la caisse des chemins de fer de Kharbine, a été installé à Vladivostok où l'on ne compte plus ses crimes. Un soudard, Krasnof, qui fut aux ordres de Guillaume II, fut aussi protégé des « démocraties occidentales », comme le furent tous les officiers factieux avant et après lui : Kornilov, Alexeïef, Kalédine, Skoropadsky, Chapline, Denikine, Youdenitch, etc.

Non satisfaits de susciter des rébellions, de fournir argent, vivres et munitions aux minorités contre-

(1) Les notes de Jacques Sadoul sont probantes à ce sujet. Elles relatent toutes ces péripéties au jour le jour.

(2) Voir *Red Paper on Executions and Atrocities* (Londres, 1919).

révolutionnaires insurgées, d'imposer à des populations désarmées des gouvernements totalement dénués de valeur représentative, d'entretenir en permanence une guerre civile dévastatrice, les Alliés sont encore intervenus directement en décrétant le blocus de la Russie et en l'assiégeant par terre et par mer. Il a fallu l'héroïsme de tout un peuple, prêt à tous les sacrifices pour conserver le régime de son choix, pour que la République des Soviets soit debout deux ans après sa proclamation.

Qui, ayant au cœur l'amour de l'humanité, ne frémit pas devant cet acharnement sauvage des missionnistes, des égoïstes, des champions de l'ordre bourgeois maudit ? Quelles tempêtes de colère sacrée, de haine et de violence vengeresses ne récolteront pas demain ceux qui ont hier semé un vent si néfaste ?

La Terreur Blanche et la Terreur Rouge

Si l'on veut en deux mots résumer cet ensemble de tentatives animées de rage destructrice et dirigées contre la République des Ouvriers et Paysans de Russie, sabotages, provocations, insurrections, séditions, attentats, assassinats, terrorisme sous mille formes, le tout couronné d'un blocus implacable, il faut l'appeler *la Terreur Blanche*.

A cette tactique infernale d'opposition au socialisme, les bolcheviks ont répondu par l'emploi de la force. La violence a appelé la violence. Ceux qui déplorent cette forme de lutte politique et sociale — et nous sommes de ceux-là — ne doivent pas oublier à quelle partie incombent les responsabilités. L'hypocrisie de ceux qui feignent d'ignorer la *Terreur Blanche* pour mieux condamner la *Terreur Rouge*, alors que celle-ci a été engendrée par celle-là, est un moyen de polémique misérable. Tous ceux qui ont suivi scrupuleusement les événements de Russie savent que les bolcheviks ont été acculés à l'emploi de moyens désespérés par des adversaires décidés à les écraser par tous les moyens.

Les bolcheviks se sont trouvés en état de légitime défense. Il ne dépendait pas d'eux d'empêcher la ter-

reur rouge. Au contraire, alors que l'exaspération populaire était à son comble et exigeait des *Commissions extraordinaires*, une répression sans frein, la majorité bolchevique, groupée autour de Lénine, exerçait une influence modératrice. Lénine avait déclaré : « La Terreur devra cesser dès que le danger Tchéco-Slovaque aura disparu ». A peine convalescent, après l'attentat qui mit sa vie en péril, il employa son prestige à apaiser les fureurs déchaînées. Il obtint la suppression des *Commissions extraordinaires* dès que l'armée Tchéco-Slovaque fut refoulée sur l'Oural.

L'assassinat des Commissaires du Peuple Volodarsky et Ouritsky, les tentatives avortées contre Lénine et Trotsky, furent les plus saisissants épisodes du terrorisme des « blancs » auquel répondit la terreur des « rouges ». Là encore, il faut signaler la participation active et souvent inspiratrice des « diplomates » alliés. La presse russe a publié les irréfutables preuves de l'immixtion des consuls Lockhart, Grenard, et autres gredins, dans l'organisation des assassinats. Cette sinistre « diplomatie » des alliés a puissamment contribué à provoquer la terreur (1).

Au cours de l'année 1918, trois amnisties furent accordées par les bolcheviks à leurs adversaires politiques impliqués pour la plupart dans des complots à main armée. Est-il besoin, devant des faits si éloquentes, de poursuivre notre démonstration pour prouver que les bolcheviks n'ont cessé de rechercher l'apaisement et la paix intérieure? En un an, trois amnisties en faveur de coupables, alors que depuis des années les Républicains français refusent d'amnistier des milliers d'innocents !

La présence à Paris, à Londres, à Berlin, à Varsovie, à Stockholm, à Helsingfors, de milliers d'émigrés qui ont participé à des crimes monstrueux, ne témoigne-t-elle pas de l'indulgence, de la magnanimité même du Gouvernement des Soviets qui les a laissés en liberté ? La Convention et le Comité de Salut Public furent plus sévères pour des hommes auxquels

(1) Ces renseignements ont été reproduits dans le *Journal de Genève* (septembre 1918).

on ne pouvait reprocher la centième partie des actes imputables à ces contre-révolutionnaires émigrés.

La Révolution Russe a traversé une période analogue à celle « que la France vécut pendant la Révolution Jacobine, de Septembre 1792 à Juillet 1793, avec ceci en plus que c'est une Révolution sociale qui cherchait sa voie (1) ». Pendant cette phase de guerre sociale, de fanatisme, de terreur et de guerre à toutes les frontières — situation plus désespérée encore que celle de la France en 93 — les bolcheviks, dans un effort suprême ont galvanisé le peuple russe et sauvé la Révolution. Ils l'ont fait sans que puissent leur être reprochées des répressions comme celles que décrétèrent les Commissaires de la Convention, des actes comme ceux de Carrier, ou des « colonnes infernales » en Vendée, une hécatombe comme celle de Quiberon. Il n'est pas dans l'Histoire de plus grande épopée.

L'Œuvre Bolchevique en deux années

Cette lutte qui dure depuis deux années et qui se prolonge encore, où fourmillent des péripéties, des actes héroïques, que nous devons ici passer sous silence faute de place, suffirait à constituer une tâche formidable. Les bolcheviks, jusqu'à ce jour, l'ont menée à bien. Ils ont résisté victorieusement aux attaques forcenées d'un monde d'assaillants, et ont vaincu les obstacles de tous ordres dressés devant eux par la nature et par les hommes. *Si la République des Soviets devait disparaître, malgré les sacrifices généreux de ses défenseurs, le prolétariat d'Europe occidentale et surtout ses « chefs » en porteraient à jamais la responsabilité.*

L'effort accompli par les bolcheviks pour assurer pendant deux ans la sauvegarde de la patrie socialiste suffirait à leur assurer la reconnaissance éternelle des peuples. Mais leur œuvre ne s'arrête pas là.

(1) Lettre de Pierre Kropotkine à Georges Brandès, écrite le 28 avril 1919, reçue par le destinataire en octobre seulement, et publiée dans *l'Humanité* du 10 octobre 1919.

Il serait insensé de prétendre exposer ici leur travail constructeur. Un *in-octavo* n'y suffirait pas. Une énumération est même impossible. Nous devons nous borner à évoquer d'un mot leurs principales créations et les actes positifs de leur actif.

Dans l'ordre politique, ils ont brisé la réaction qui préparait son retour pendant le règne de Kerensky. Ils ont donné le pouvoir au peuple. Ils ont aboli les vestiges du passé, les privilèges, les ordres, les titres, les dignités. Ils ont créé les nouveaux organes de la vie politique, qui réside dans la classe productrice.

Dans l'ordre social, ils ont instauré la dictature prolétarienne pour arriver à la suppression des classes, objet suprême du socialisme. Les travailleurs ont ainsi obtenu d'un coup la diminution des heures de travail, l'élévation des salaires proportionnellement au coût de la vie, la protection des femmes et des enfants, l'amélioration des conditions de travail, la prise à la charge de la collectivité des inaptes au travail (vieillards, infirmes, malades, femmes enceintes, enfants abandonnés). Tout pour les travailleurs et par les travailleurs : seuls s'en plaignent les parasites.

Dans l'ordre économique, ils ont aboli la propriété privée de la terre, socialisé les mines, les moyens de transports, les richesses du sol et du sous-sol, les maisons, les grandes entreprises industrielles, le commerce extérieur. Le commerce privé est progressivement remplacé par la coopération, dont le développement est prodigieux. Des coopératives de production agricoles, des communes modèles ont été créées comme premier pas vers le communisme qu'on ne saurait espérer voir instauré comme par enchantement. Les conseils d'économie populaire, les centres des diverses industries, les unions professionnelles, assistés des techniciens, concourent à l'organisation de la production et de la répartition.

Dans l'ordre juridique, ils ont aboli la législation ancienne. Ils ont créé la première Constitution Socialiste qui, avec des imperfections de détail, reste un monument unique dont sauront s'inspirer les peuples des autres pays, à leur accession au pouvoir.

A l'ancienne organisation de la « justice » bourgeoise, ils ont substitué les tribunaux populaires, avec des juges élus. La division des pouvoirs n'existe plus, les Soviets détenant l'autorité législative, exécutive et judiciaire.

Dans l'ordre intellectuel, ils ont fondé par milliers des Ecoles, des Universités, des Instituts, des Musées, des Universités populaires et des cours d'adultes. Ils ont augmenté le nombre des théâtres, des bibliothèques publiques et multiplié les moyens d'éducation. Ils ont créé des éditions à bon marché, réédité aux frais de l'Etat les ouvrages classiques épuisés, entrepris la traduction des auteurs célèbres étrangers. Ils ont accordé sans compter les subsides aux savants, à l'Académie des Sciences. Tous les témoins attestent de l'activité créatrice du Commissariat du Peuple de l'Instruction Publique, dont la direction illustre le nom de Lounatcharsky.

Dans l'ordre international, ils ont proclamé les principes de solidarité des peuples contre les classes exploitrices et ils ont guidé leur action suivant les intérêts, non seulement du peuple russe, mais de tous les peuples du monde. Ils ont fondé l'Internationale Communiste qui groupe les forces révolutionnaires et socialistes des deux continents.

Il faut enfin proclamer que l'heure n'est pas venue d'établir le bilan du bolchevisme, non seulement parce qu'une société nouvelle ne peut se former en deux ans, mais surtout parce que l'œuvre des bolcheviks a été entravée par des forces extérieures. La Russie soviétique, privée longtemps de céréales, de charbon, de fer, de naphte, par les invasions allemande, française, anglaise, américaine, italienne, tchéco-slovaque, japonaise, n'a pu travailler en paix. Elle a gaspillé et gaspille encore bien des forces vitales dans la guerre qu'elle n'a pas voulue et que les Alliés lui imposent. On peut concevoir quelles incomparables formes du monde nouveau eussent surgi de la terre russe, si le peuple travailleur avait été laissé libre de travailler !

Paix à la Russie !

Aujourd'hui, il est impossible de nier que le peuple russe, dans son écrasante majorité, soutient les bolcheviks et le régime des Soviets. Pendant deux ans, chaque jour, les faits l'ont prouvé. Tous les témoins honnêtes l'ont confirmé (1).

Les bolcheviks avaient promis au peuple le pain et la paix. *Par la volonté de la coalition impérialiste étrangère, ils n'ont pu tenir parole : et cependant, ils sont au pouvoir. Quelle démonstration pourrait être plus concluante ?*

Il n'est pas un Gouvernement européen qui se puisse flatter de rester au pouvoir si le peuple qu'il subjugué endurent les maux dont le peuple russe souffre depuis deux ans !

Mais les ouvriers et paysans de Russie savent que leurs souffrances ne sont pas dues aux bolcheviks ; elles sont imputables exclusivement aux contre-révolutionnaires qui ont juré la mort de la jeune République socialiste, au prix de terrifiants ravages dans la population russe.

Il n'est pas dans l'Histoire antique, ni dans l'Histoire médiévale, ni dans l'Histoire contemporaine de crime d'une immensité comparable à celui dont la République des Soviets de Russie est victime.

La conscience du monde civilisé, par l'organe des organisations ouvrières et de l'élite intellectuelle, flétrit les bourreaux de la Russie.

Travailleurs d'Europe, sachez que la postérité ne vous condamne pas comme complices, sortez d'une torpeur coupable. Frères des prolétaires de Russie, que votre fraternité soit enfin une solidarité !

(1) En plus des témoignages cités plus haut, voir le rapport décisif de M. W. Bullitt, envoyé des Gouvernements anglais et américain à Moscou. (Texte intégral dans l'Humanité du 11 octobre 1919). M. Bullitt constate en ces termes l'autorité des Soviets : « *Le Gouvernement, sous la forme de Soviets, est fermement établi. Ce qu'il y a peut-être de plus curieux à l'heure actuelle en Russie, c'est de voir la façon dont le peuple entier malgré la famine dont il souffre, soutient le Gouvernement des Soviets... Pour le peuple russe, le Gouvernement des Soviets semble le symbole même de leur Révolution* ».

A LA LIBRAIRIE DU "POPULAIRE"

12, RUE FEYDEAU — PARIS

.....

LÉNINE. — Les Problèmes du Pouvoir des Soviets.	0.50
LÉNINE. — Lettre aux ouvriers américains..	0.25
TROTSKY. — L'Avènement du Bolchevisme .	4. »
RENÉ MARCHAND, Correspondant du <i>Figaro</i> en Russie. — Lettre à MM. Raymond Poincaré et Albert Thomas.. . . .	0.25
ARTHUR RANSOME. — Pour la Russie, Lettre à l'Amérique.	0.25
ARTHUR RANSOME. — Six semaines en Russie, en 1919	3.50
RENÉ REYNAUD. — Petit Catéchisme Bolchevik.. . . .	0.25
JACQUES SADOUL. — Une Lettre.	0.25
BORIS SOUVARINE. — Eloge des Bolcheviks..	0.60
***. — Constitution de la République Fédérative des Soviets de Russie	0.25
Hommage à la République des Soviets, à l'occasion du 2^e Anniversaire. Collaborateurs : HENRI BARBUSSE, JEAN D'ESPOUY, NOËL GARNIER, RAYMOND LEFEBVRE, MARCEL MARTINET, GEORGES PIOCH, ANDRÉ PIERRE, CH. RAPPOPORT, BORIS SOUVARINE, P. VAILLANT-COUTURIER	1.25

